

Assassin la veille de son mariage

L'homme, un gaillard de 1 m 80, referma la grille sans hâte et se retrouva sur le trottoir, hésita un instant comme un promeneur qui prend le frais et ne sait où diriger ses pas. Il gagna la rue de la Sablière, fit demi-tour et, pressant le pas, s'enfonça dans la nuit vers le centre de la ville. Il fallut l'aube pour s'apercevoir que les larges semelles de l'inconnu avaient imprimé sur l'asphalte des traces sanglantes. On savait déjà, hélas ! à ce moment-là, que le visiteur du soir avait laissé la mort derrière lui.

Il est 2 heures quand M. Javel, épicier rue Beaubrun, croit entendre des râles, puis des bruits sourds. Inquiet, il réveille sa femme et téléphone à sa voisine M^{lle} Odette Petit, patronne de la chemiserie Mickey. Il entend résonner la sonnerie, mais personne ne décroche. Il voit à ce moment-là

une silhouette se détacher sur les rideaux. Il pense que c'est M^{lle} Petit en train de se laver les mains avant de répondre à son appel. Plusieurs minutes passent... La lumière s'éteint.

Pressentant alors un drame, M. Javel prévient Police-Secours.

M. Battut, commissaire de permanence, et les secrétaires du VII^e arrondissement ne tardent pas à être sur les lieux. Dans la boutique, derrière la « banque » qui a été déplacée au cours d'une lutte évidente, ils découvrent M^{lle} Petit gisant au milieu d'une mare de sang. La malheureuse respire encore. Sur le sol, près de la victime, un marteau au manche brisé.

M^{lle} Petit est transportée à l'hôpital, où elle subit plusieurs transfusions de sang.

Cependant, les policiers pénètrent dans l'arrière-boutique : sur un petit lit, au milieu de ses jouets, Dominique Servagnat, 9 ans, nièce et filleule de M^{lle} Petit, est morte. Elle a été frappée à coups redoublés avec une barre de fer.

Après les premières constatations effectuées en présence de M. Roux, procureur de la République, de M. Rabut, substitut, de M. Aussel, commissaire central, plusieurs pistes sont retenues par les enquêteurs. Ils tiennent rapidement une information de première importance : les empreintes des chaussures de l'assassin sont d'une pointure peu commune. Le commissaire principal Baumelou fait alors arroser les alentours de la gare de Châteacreux. Des policiers essaient de retrouver, parmi les traces de pas, celles

qui pourraient correspondre aux pieds démesurés de l'assassin. En vain !

Heureusement, au début de l'après-midi, M^{lle} Petit reprend connaissance. Elle donne aux enquêteurs le nom de son agresseur.

Joseph Bertrand – tel est le nom du criminel – est un ouvrier maçon de 25 ans, demeurant rue Soleysel, à Saint-Étienne. Une descente effectuée à cette adresse confirme les déclarations de M^{lle} Petit. L'homme est venu se coucher chez lui après son crime. Il a dormi quelques heures, s'est levé à 6 heures. Des traces de sang et des linges sanglants retrouvés dans sa chambre signent son crime.

On apprend alors que Bertrand devait se marier le lendemain même, avec une jeune fille de La Fouillouse, localité située à quatorze kilomètres de Saint-Étienne.

En fait, c'est pour cette raison que le jeune homme a tué. Hâbleur et paresseux, il avait promis à sa fiancée de l'installer avec tout le confort moderne, dans un coquet appartement ... qu'il ne possédait d'ailleurs pas.

Dans une lettre posée sur la table de chevet de sa chambre, Joseph Bertrand informait sa mère et sa fiancée qu'il partait pour Lyon, récupérer une importante somme d'argent que lui devait un ami.

Le mobile du crime ne faisait aucun doute. Bertrand voulait attendrir sur son sort la bonne M^{lle} Petit dont la générosité et la pitié étaient bien connues de ses proches. Par un concours étrange de circonstances, la mercièrre qui se couchait habituellement de bonne heure avait, le soir

du crime, longuement reçu une de ses amies. Bertrand avait rôdé dans le quartier en attendant le départ de celle-ci. Il avait consommé dans différents cafés.

On peut penser alors qu'il a familièrement frappé à la vitre dès que M^{lle} Petit se fut retrouvée seule. Celle-ci, qui le connaissait bien, lui ouvrit avec d'autant moins de crainte qu'elle savait que le jeune homme se mariait le lendemain et qu'il pouvait avoir besoin d'effectuer quelques achats urgents.

Bertrand, depuis toujours, faisait confectionner ses bleus de travail par la commerçante. Celle-ci avait même offert plusieurs chemises « du dimanche » à son fidèle client comme cadeau de mariage.

Bertrand avait essayé d'emprunter une somme importante à M^{lle} Petit. Sur son refus, il devient menaçant. La malheureuse, effrayée, s'empare du marteau rangé dans le tiroir-caisse et atteint son agresseur au visage. Bertrand désarme facilement M^{lle} Petit et la frappe avec le marteau. Le manche se casse. M^{lle} Petit tombe derrière la banque. La petite Dominique, qui a tout entendu, se met à hurler. Bertrand se rue dans sa chambre, se saisit d'un tisonnier... Immobilisant la fillette entre ses genoux, il frappe.

Son double crime commis, Bertrand s'enfuit sans prendre le temps de fouiller les meubles du magasin, où l'on retrouvera une somme de 400 000 francs.

Le brigadier Forest, qui effectuait sa ronde habituelle, avait remarqué à 1 h 30 que le magasin de M^{lle} Petit était éclairé. S'approchant de la devanture, il avait aperçu à

l'intérieur la gérante derrière son comptoir en conversation avec un homme de grande taille aux cheveux châtain clair assis en face d'elle sur une table chargée de coupons de tissus. Le policier, ne constatant rien d'anormal, poursuivait sa ronde.

M^{lle} Odette Petit, demeurée vieille fille, avait reporté toute son affection sur sa nièce, dont elle assurait l'éducation et la charge depuis un an. M. et M^{me} Servagnat parents de la fillette, d'honnêtes ouvriers d'Avignon, étant tous deux malades.

La jolie Marguerite, fiancée du meurtrier, est accablée de chagrin. Car, bien que paresseux et vantard, Joseph n'avait encore jamais commis de délit et la police l'ignorait. Il était revenu depuis peu de l'armée où il avait contracté un engagement de trois ans et était resté longtemps en garnison à Nîmes. C'est dans cette dernière ville que se concentrent les investigations de la police : l'homme (qui n'a toujours pas été retrouvé) y a, semble-t-il, de nombreuses relations.

Mais il paraît logique de penser qu'il s'est donné la mort.

Le jour même du crime, il a été établi que Bertrand avait pris un car à 6 h 40 pour Lyon.

À 9 heures, un ingénieur stéphanois, de passage à Lyon, qui connaissait bien Bertrand, le rencontra aux abords de la gare de Perrache. L'homme, dont il remarqua l'air hagard, consommait un café crème à un « pied humide »... un de ces cafés en plein vent, spécifiquement lyonnais, qui

ressemblent à des kiosques à journaux où l'on consomme debout sur le trottoir.

Depuis, nul n'a revu le criminel.

On peut penser que, réalisant enfin l'horreur de ses crimes, Bertrand a mis fin à ses jours en se jetant dans le Rhône. Son portefeuille a d'ailleurs été retrouvé le lundi matin dans le fleuve...